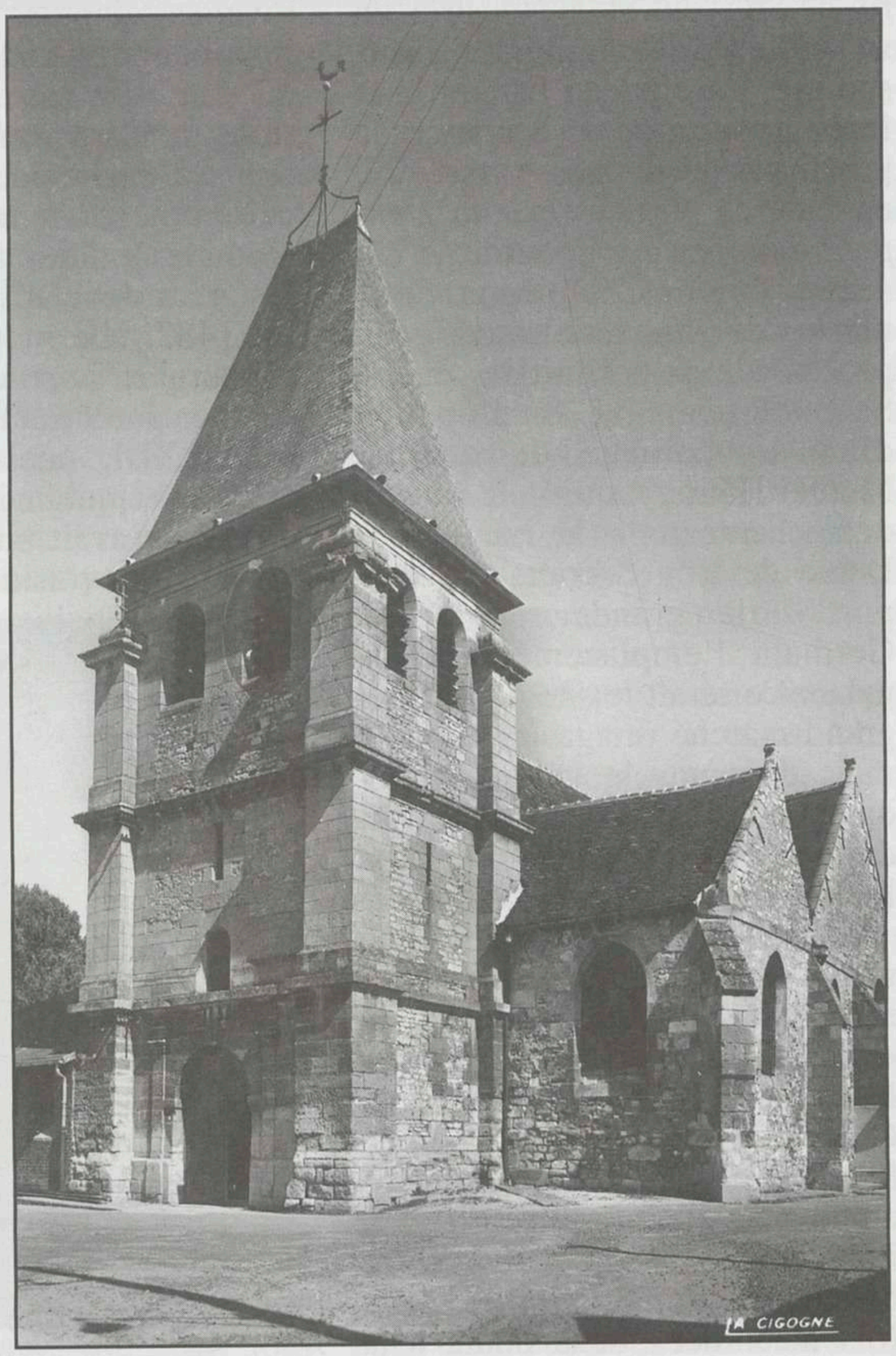
Les principaux édifices religieux : *l'église Saint-Germain, la chapelle Notre-Dame de Bon Secours*

François CALLAIS

Le quartier Saint-Germain, possède encore un certain nombre d'anciens édifices, civils et surtout religieux, qui méritent d'être connus, pour leur histoire, leur architecture et les oeuvres qu'ils abritent. Au moment de son annexion par Compiègne, le village avait non seulement son église paroissiale, son cimetière et son presbytère, mais englobait aussi la chapelle Notre-Dame de Bon Secours, propriété de la ville de Compiègne et proche d'un couvent de Capucins, désaffecté à la Révolution. Si le souvenir de ce dernier reste conservé par le nom d'une rue et d'un quartier, il n'en reste aucun témoignage, alors que l'église Saint-Germain et la chapelle Notre-Dame de Bon Secours, qui sont ici présentées, ont relativement mieux traversé les siècles. Situés sur son terroir, mais hors du noyau du village, l'hôpital général se rattachait plutôt à Compiègne et l'abbaye bénédictine de Royallieu au hameau du même nom, qui était un écart de Saint-Germain.



Clocher-porche de l'église Saint-Germain de Compiègne

photo prise dans les années 1950 (coll. part.)

L'église Saint-Germain

La *Vie de saint Marcoul* a beau être apocryphe, elle révèle cependant la présence, dès 558, d'un oratoire dédié à saint Germain, évêque d'Auxerre (c. 378-448), à distinguer de l'évêque de Paris (c. 496-576). Saint Marcoul - dont les reliques à Corbeny firent nos rois thaumaturges - y accomplit un miracle, le sauvetage d'un lièvre poursuivi par des chasseurs, ce qui mériterait d'en faire un patron de la Société protectrice des animaux. Ce saint aurait alors été reçu par un fils de Clovis, Childebert ; ce roi mourut peu après à Paris, sa résidence habituelle.

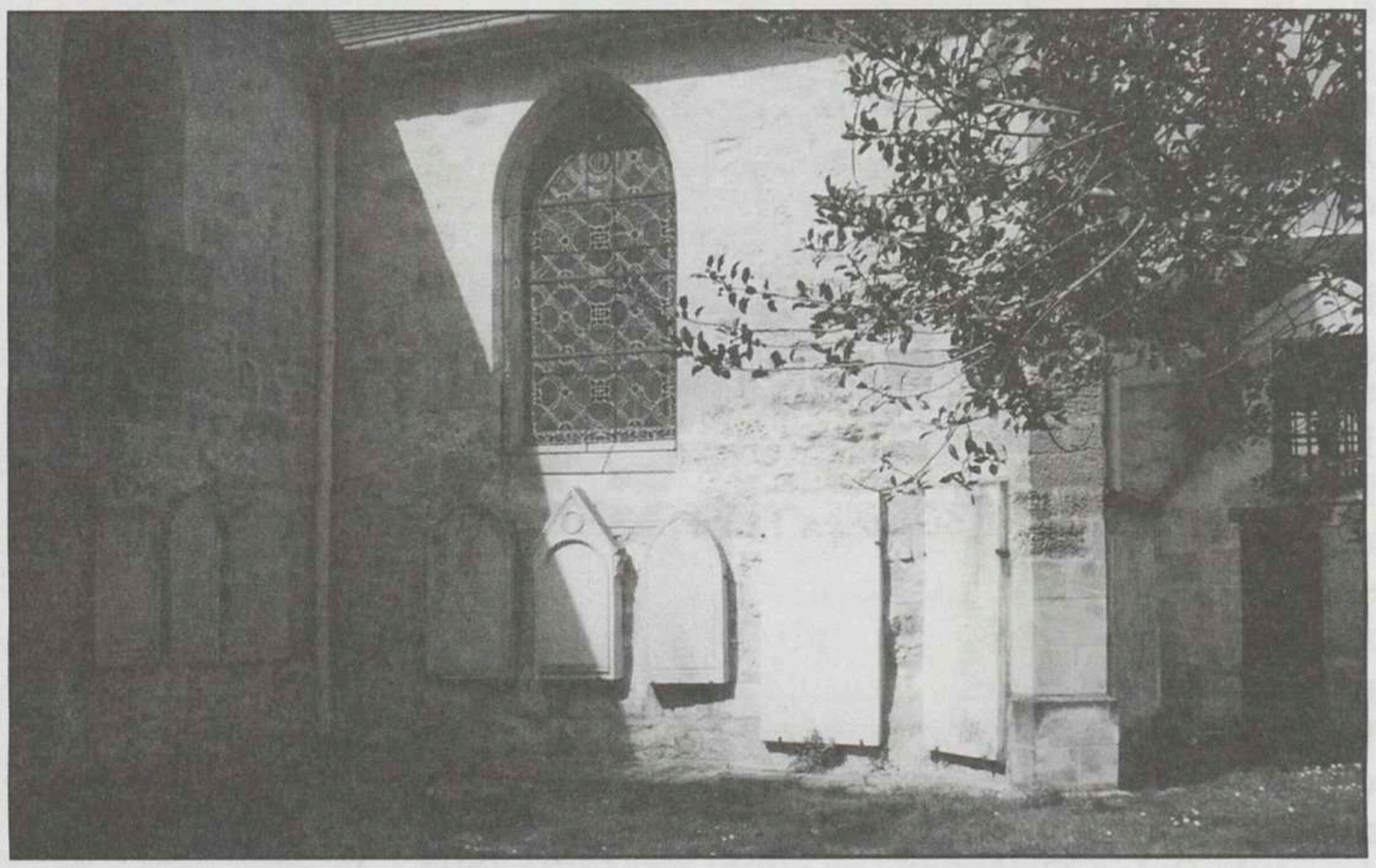
Trois ans plus tard, Grégoire de Tours signale dans sa chronique la mort de Clotaire, le seul fils survivant de Clovis, d'abord roi de Soissons et de Neustrie, en sa *villa* de Compiègne. Nous sommes en effet en lisière de la forêt dite alors de Cuise et à proximité du passage sur l'Oise, en face de Venette, par le *compendium* ou raccourci d'où semble être né Compiègne. Cette maison de chasse se trouvait-elle proche de la primitive église Saint-Germain ? C'est l'opinion d'un archéologue de qualité, Marcel Hémery, qui voit dans le décrochement de la rue Notre-Dame de Bon Secours par rapport à la grande rue Saint-Germain l'emplacement de ce palais, ce serait le site de l'actuel grand marché (magasin ATAC) ; mais d'aucuns le voient immédiatement perché sur l'éperon qui domine l'Oise, là où s'implanta l'abbaye Saint-Corneille.

Saint-Germain fut d'abord la seule paroisse de Compiègne mais la ville devait grandir plus en amont, après la fondation, par le petit-fils de Charlemagne, Charles le Chauve (840-877), de la collégiale Sainte-Marie, future abbaye Saint-Corneille. En 917, l'abbaye royale, à nouveau comblée de biens après avoir été deux fois incendiées, sans doute à la suite d'incursions normandes, obtint de Charles le Simple, petit fils de Charles le Chauve, l'église Saint-Germain ; l'évêque de Soissons et l'abbé de Saint-Corneille allaient désormais se partager le soin des âmes et la juridiction. Au cours du XI° siècle la ville s'entoura de remparts excluant Saint-Germain et obtint une sauvegarde puis une charte de commune ; enfin en 1199, furent fondées, *intra-muros,* deux nouvelles paroisses : dédiées à Saint-Antoine et à Saint-Jacques. Saint-Germain n'allait plus jouer pendant longtemps qu'un rôle marginal dans la vie de Compiègne.

Des édifices primitifs, situés «hors les murs» et plusieurs fois ravagés, depuis les Normands jusqu'aux Anglo-Bourguignons du temps de Jeanne d'Arc, il ne reste rien. La reconstruction qui donna l'église actuelle fut particulièrement lente, depuis la seconde moitié du XV° siècle jusqu'au début du XVII° siècle. En 1482, une indulgence papale encouragea la reconstruction. Le clocher-porche fut achevé sous Louis XIII, une inscription de 1620 en témoignait ; le bois de la charpente avait pu être tiré de la forêt royale voisine.

L'abbé Beaugrand, curé de 1786 à 1814, joua un rôle assez important pendant la période révolutionnaire puisqu'il devint procureur de la commune de Compiègne, ce qui n'empêcha pas son église d'être fermée et de souffrir de sa désaffectation. Auparavant, le 21 février 1793, Beaugrand réussit à faire voiturer plusieurs pierres tombales de l'abbaye de Royallieu, alors devenue hôpital militaire de Beaulieu, tant des prieurs augustins (une dalle à deux effigies gravées de deux prieurs, XIV° siècle, est classée parmi les Monuments Historiques) que des abbesses bénédictines, et les fit placer devant de choeur ; on ne peut plus guère déchiffrer les noms de Gabrielle de l'Aubespine de Châteauneuf et de Marie-Madeleine de l'Escoubleau de Sourdis.

L'abbé Duchemin, curé depuis 1814, dut fermer l'église Saint-Germain en trop piteux état ; elle fut rattachée à Saint-Antoine en 1820. Rétabli curé, il put faire procéder, grâce à la munificence royale et à la générosité des habitants, à d'indispensables travaux de restauration que clôtura la visite, le 28 mai 1828, du duc et de la duchesse d'Angoulême ; c'est lui aussi qui acheta, en



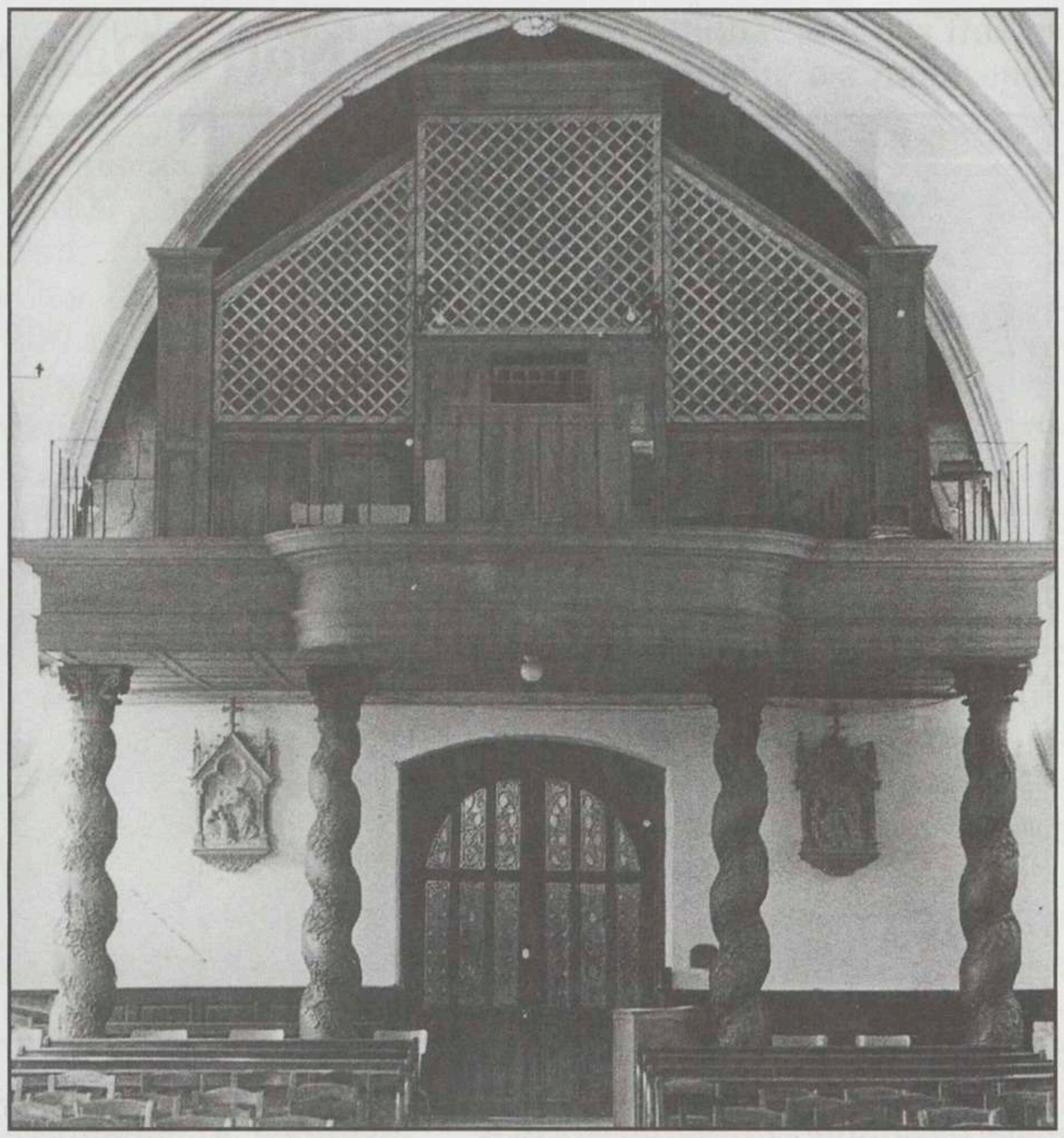
Plaques funéraires de l'ancien cimetière, placées contre le choeur

1829, le presbytère actuel : une grande maison habitée depuis 1992 par des soeurs de l'Assomption, on y voit déposée une statue de saint évêque (probablement XV° siècle). Le cimetière, d'abord vendu en 1795, mais toujours en service, finit par revenir à la fabrique après diverses contestations. L'abbé Boudeville, curé de 1830 à 1879, fit fondre une nouvelle cloche en 1843, reconstruisit la sacristie en 1845 et surtout légua une somme d'argent assez considérable pour agrandir l'édifice, trop petit pour une population qui s'était beaucoup accrue. La venue de l'Institution Saint-Joseph de Cluny, en 1843, donna d'ailleurs à ce quartier une nouvelle importance religieuse. En 1889, il fallut ainsi créer une chapelle, dédiée à la sainte Croix, rue du Vivier-Corax, pour desservir Royallieu. En 1900 s'ouvrait l'école libre Notre-Dame de Bon Secours. C'est grâce au legs Boudeville que l'abbé Doé de Maindreville, curé de 1880 à 1890, put remplacer le plafond par des voûtes néo-gothiques en briques et plâtre, acheter un orgue et construire un nouveau choeur. Cette extension se fit au détriment du cimetière paroissial, qui fut abandonné lorsque celui du nord ouvrit en 1885 et qui devint jardin public lorsqu'en 1904 fut créé celui du sud. Quatorze plaques funéraires sont encore visibles sur les murs extérieurs de l'église, à l'intérieur on trouve celles de Desmarest, agriculteur, et de Messire Boudeville, sur laquelle on lit : «Le sanctuaire est dû à sa libéralité». La tombe du curé Beaugrand fut alors transportée au pied de la Croix qui s'élève au milieu du cimetière sud.

Le mobilier est relativement pauvre. La tribune viendrait de l'hôtel-Dieu Saint-Nicolas. Elle est soutenue par quatre colonnes torses en bois recouvert de plâtre (XVII° siècle, classées Monument Historique), enguirlandées de feuillages, surmontées au XIX° siècle de chapiteaux corinthiens ; elles proviendraient de Saint-Pierre des Minimes. Du XVIII° siècle, on garde un saint Germain en bois doré sur son socle-reliquaire d'origine, et un crucifix avec son Christ en bois. De la fin du XIX° siècle, qui vit l'agrandissement de l'église, datent les vitraux, la plupart réalisés par Roussel, de Beauvais, ainsi que plusieurs statues. Les cultes locaux sont rappelés : saint Fiacre par un vitrail et une statue, sainte Euphrosine par un vitrail montrant le pavillon d'entrée de l'abbaye de Royallieu où elle était vénérée. L'autel principal a été victime du vandalisme post-conciliaire.

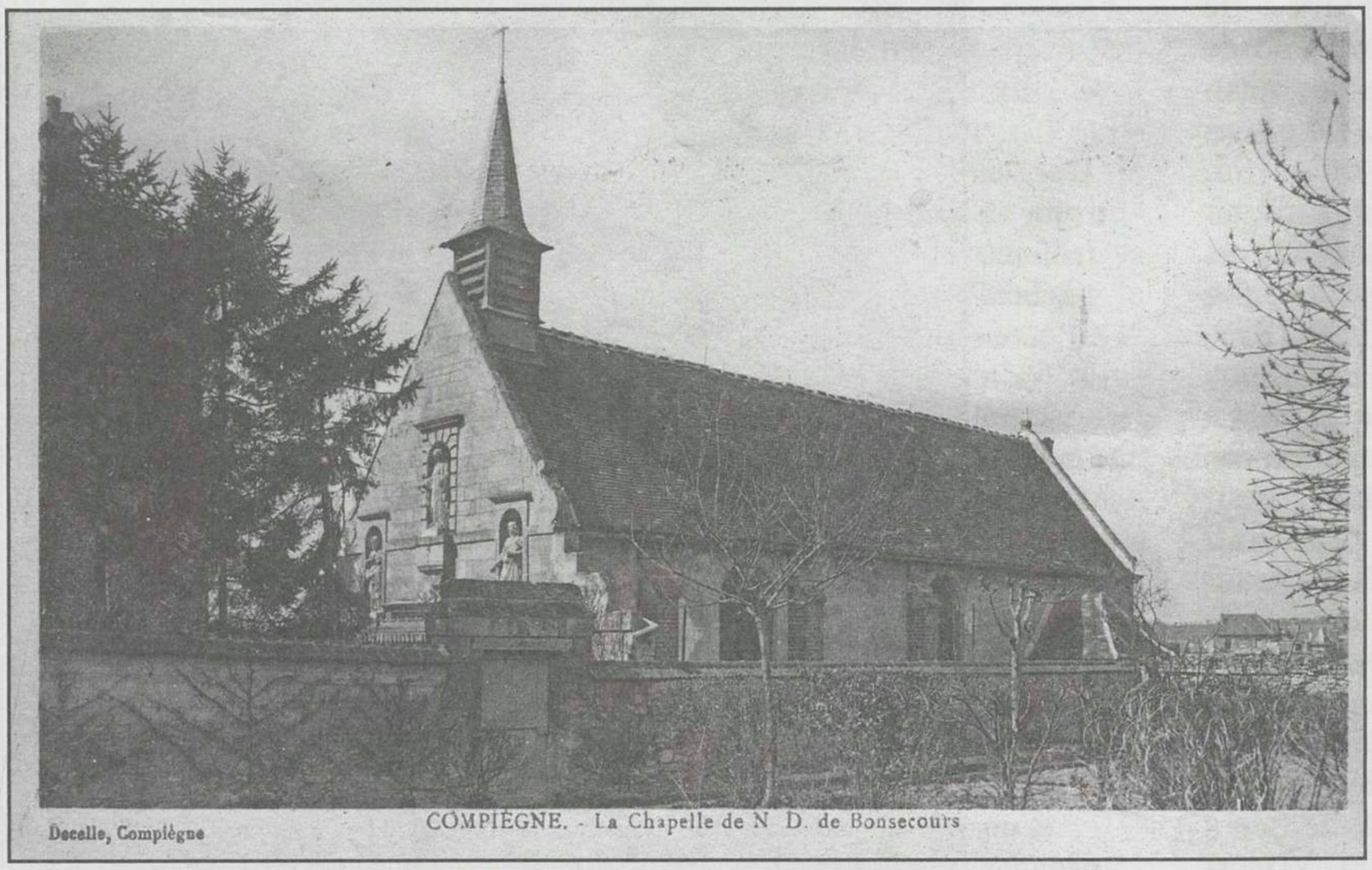
Saint-Germain reste une église modeste : trois travées pour la nef, suivie d'un transept à peine saillant, puis d'une travée de choeur avec une abside à cinq pans. Les bas-côtés forment les alignements symétriques de trois pignons, celui du milieu étant plus élevé. Le clocher-porche apparaît l'élément le plus marquant, il dominait naguère les jardins maraîchers, avant la percée, vers 1960, de la rue des Frères Gréban, qui ne sont d'ailleurs pas originaires de Compiègne comme on l'a longtemps cru. Une association Saint-Fiacre - patron des jardiniers -, sorte de confrérie fondée en 1878, resta longtemps active, organisant défilés et banquets jusqu'aux deux guerres mondiales, offrant à sa messe un chef d'oeuvre de fleurs. Plusieurs vitraux proviennent de ses libéralités. L'église, récemment débarrassée de constructions adventices, puis ravalée extérieurement et intérieurement, a retrouvé tout son charme rustique.

L'église Saint-Germain fut l'unique foyer de christianisme du Compiègne naissant, avant d'être soumise à l'abbaye royale, puis réduite à un faubourg, si autonome qu'il se sentit longtemps. Elle devint le foyer des nouveaux quartiers de la ville en mutation au cours de la seconde moitié du XX° siècle, avant que ne s'y ajoutent : en 1960 Saint-Paul des Sablons, en 1997 Notre-Dame de la Source, et la chapelle du Clos des Roses. L'ancienne paroisse est maintenant englobée dans celle, beaucoup plus vaste, des bienheureuses carmélites.



L'orgue sur sa tribune, acheté d'occasion en 1881 à la maison Merklin, toujours en service et récemment restauré. Il compte sept jeux, un clavier et un pédalier de 23 notes.

La chapelle Notre-Dame de Bon Secours



Cliché pris au début du XX° siècle.

(Coll. J. Cl. LECURU)

Cette chapelle de pélerinage témoigne d'une des formes les plus répandues de la piété populaire, le recours à la protection de la Providence lors d'un cataclysme, guerre ou épidémie. La France de Louis XIII et de Richelieu s'opposait à la prééminence en Europe de la Maison de Habsbourg et venait d'entrer dans la guerre de Trente Ans. En 1636, les «Espagnols» venus des Pays-Bas - entre autres une bande de reîtres commandés par le tristement fameux Jean de Werth -, avaient forcé la frontière de la Somme en s'emparant de Corbie et menaçaient les environs de Compiègne. Un couvent de Capucins venait de s'installer, en 1611, dans le faubourg Saint-Germain, ouvert aux envahisseurs, car hors les murs de Compiègne. Le vicomte de Brigeuil, gouverneur de la ville, menaçait de le détruire afin qu'il ne fût pas utilisé par l'ennemi, et un répit n'avait été accordé que sur l'intervention royale. C'est alors que le Père Boniface, «gardien», c'est à dire supérieur du couvent, fit voeu, devant un tableau qui représentait la Vierge - montrée allaitant l'Enfant -, de lui consacrer une nouvelle chapelle si sa communauté était épargnée. L'ennemi se retira. La chapelle, dédiée à Notre-Dame de Bon Secours, fut édifiée dans l'enclos des moines mendiants et consacrée le 29 mai 1637. Dès 1639, le pape Urbain VIII accorda une indulgence plénière à ceux qui visiteraient la chapelle en état de grâce. Elle connut aussitôt un tel afflux des fidèles - Louis XIV, alors âgé de dix ans, et sa mère, Anne d'Autriche, la visitèrent aussi en mars 1649 - qu'elle se révéla vite trop petite et d'accès difficile pour les femmes, en principe interdites dans la cloture.

Cette même néfaste année 1636, Compiègne subissait une épidémie de peste. Pour s'en délivrer, ses édiles, dits *attournés,* firent voeu de se rendre à Notre-Dame de Liesse, pélerinage très populaire du Laonnois, d'y porter un coeur d'argent dû aux orfèvres locaux ; et d'édifier une chapelle où les saints Roch et Sébastien, particulièrement invoqués en cas de peste, seraient honorés. Cette chapelle, construite en 1638 vis à vis de Royallieu et près de la forêt, se révéla difficile à surveiller ; elle dut être réunie à celle des Capucins et démolie.

Issue de la réunion de la chapelle du Père Boniface et de celle des attournés, la nouvelle chapelle des Capucins, située sur un terrain voisin de l'ancienne, mais d'accès plus facile, s'édifia en un an à partir de 1653, plus vaste et plus solide ; Simon Legras, évêque de Soissons, présida à sa dédicace. Au moins une dizaine de miracles avaient déjà renforcé la ferveur des pélerins. Cent ans après, le 1er mai 1737, les attournés renouvelèrent le voeu de leurs prédécesseurs. On apposa une inscription rappelant ce voeu fondateur et son renouvellement, ainsi qu'un tableau de l'Annonciation dû au pinceau de Louis Galloche (1670-1761), peintre élève de Louis Boulogne. Inscription et tableau exposés ici sont les copies, faites en 1937, des originaux désormais conservés au musée Antoine Vivenel.

Jusqu'à la Révolution, trois fois par an - le 20 janvier pour saint Sébastien, le 25 mars pour l'Annonciation, le 16 août pour saint Roch - les magistrats de la ville se rendaient en cortège à la chapelle. La reine Marie Leczinska devait la visiter en 1739 et 1763.

L'afflux des pélerins durant la neuvaine provoqua aussitôt celui des marchands et la foire des Capucins, qui s'étendait jusqu'à la place de l'Hôpital et la rue de Paris, joua un rôle économique assez important, sans d'ailleurs prendre le relais de la prestigieuse foire de la Mi-Carême. Sur le déclin et encombrant le quartier, elle dut être transportée vers 1965 sur le Cours Guynemer et ce n'est plus qu'une fête foraine banale.

En avril 1791, les Capucins durent quitter leur couvent qui, le 5 octobre suivant, fut vendu au sieur Grosse, négociant, et Geneviève Fragin, son épouse. L'année suivante, le Caron de Fleury, voisin du site sacré, s'alarma du dépècement de ce domaine par le récent acquéreur. Il obtint de lui racheter la chapelle, avec la sacristie, la cour d'entrée et les deux ruelles latérales, moyennant 2.200 livres payées comptant. Le Caron de Fleury ouvrit aussitôt un passage entre son jardin et la chapelle ; bravant les temps redoutables, il en confia la desserte au dernier prieur des Célestins de Saint-Pierre en Chastres, le Père de France, qui mourut à 88 ans en 1814. Dom Jean-Baptiste Lalondrelle, ancien professeur au collège et frère du vénéré principal (avec lequel on le confond, mais prénommé Claude Louis et mort en 1808) le remplaça et disparut à son tour en 1820, relayé par dom Leveaux, ancien bénédictin de Saint-Corneille et oncle du collaborateur de Labiche. Après le bref passage de l'abbé Delory (1829-1832) le clergé de Saint-Germain prit en charge la chapelle.

Fin mars 1814, on processionna dans les principales rues derrière l'image miraculeuse, devenue une sorte de *palladium* de la cité. Le vendredi 10 juin 1814, M. de Lancry, maire de la ville, conduisit un cortège formé du conseil municipal, du Sous-Préfet, des Tribunaux civil et de Commerce, d'un détachement de la Garde nationale, jusqu'à la chapelle où fut dite une messe d' action de grâce pour la préservation de Compiègne lors de l'attaque par 8.000 ennemis armés de 28 canons auxquels firent face, sous les ordres du major Otenin, 1200 conscrits avec 4 canons. Il fut aussi décidé que chaque premier lundi d'avril cette cérémonie serait renouvelée à perpétuité. En fait seule la Restauration lui fut fidèle, c'est à dire jusqu'en 1830 ; Charles X visita d'ailleurs la chapelle au retour du sacre.

Le 25 juin 1944, le maire Jean Lhuillier et le chanoine Delvigne, curé archiprêtre de Saint-Jacques, renouvelèrent le voeu à Notre-Dame de Bon Secours et décidèrent de s'y rendre régulièrement en procession après les vêpres de l'Assomption, en lui associant l'archange saint Michel. En ce début du XXI° siècle, la neuvaine de prière avant l'Annonciation réunit des fidèles, et la municipalité est représentée à la messe d'ouverture. La chapelle reste le plus souvent fermée par crainte de vandalisme.

Les descendants des nièces de Le Caron de Fleury, les de Monchy, entretinrent au mieux cette chapelle qui fut entièrement restaurée vers 1890 ; des contreforts extérieurs la consolidèrent. Le néo-gothique triompha du style classique d'origine : ainsi des voûtes aux faux joints remplacèrent le plafond. La sacristie actuelle a été construite en 1901. Le mobilier fut préservé, sauf les ex-voto les plus précieux, volés la plupart vers 1967 : on déplore ainsi la disparition d'un tableau offert en 1779 par un maître du pont de Compiègne, Honoré Vougny. Après une courte négociation menée par le président de la Sauvegarde de Compiègne, c'est en 1980 que la chapelle fut cédée gratuitement à la ville.

Intérieur de Notre-Dame de Bon Secours au début du XX° siècle

(Coll. J. Cl. LECURU)

Au fond de son allée bordée d'arbres, la façade de la chapelle au pignon triangulaire encadré de volutes, surmonté d'un clocheton d'ardoises, apparaît, creusée de trois niches occupées par des statues en terre cuite : au centre domine la Vierge, de chaque côté saint Joseph et saint Jean. Deux inscriptions rappellent : d'une part la mort des deux frères Le Caron de Fleury en 1806, d'autre part le sauvetage de la chapelle. Le mur latéral de cloture, à droite, est percé d'une porte cintrée.

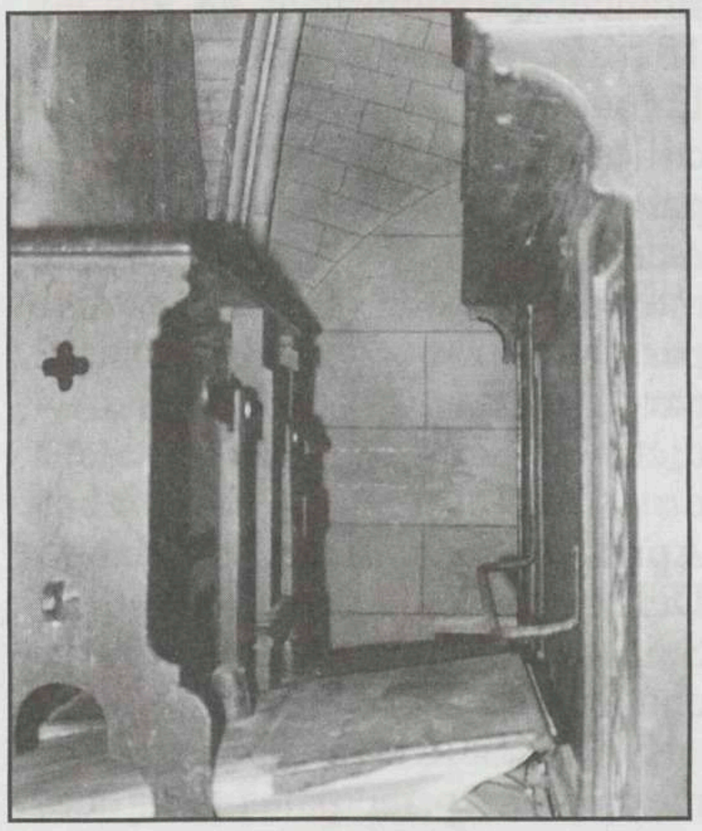
A l'intérieur : une nef unique, une tribune, un chevet plat. On marche sur la pierre tombale de Suzanne Polbois de la Volière, une tertiaire franciscaine morte en 1741, on voit au mur une plaque de marbre noir rendant hommage à Le Caron de Fleury. De nouveaux vitraux, exécutés entre 1919 et 1922, racontent fort bien l'histoire de la chapelle, jusqu'au bombardement de 1918. L'arc triomphal, en bois et plâtre, formé d'une guirlande d'angelots reposant sur deux cariatides, fut sculpté en 1845 par Emile Planson. L'image miraculeuse, restaurée, est désormais inscrite à l'inventaire des Monuments Historiques. Placée dans un retable sculpté en 1654 par Cyrille Billon, elle domine l'autel (réemploi XVIII° siècle avec un tabernacle moderne). De part et d'autre de cet autel, les statues de saint Roch et de saint Sébastien, également restaurées, sont l'oeuvre, en 1657, de Jean Geuffrin. Sur un autel latéral, on voit la statue de sainte Euphrosine dont les reliques furent longtemps vénérées à Saint-Jean-aux-Bois puis à l'abbaye de Royallieu ; elle arriva ici en 1815. Qu'est devenue la sainte Agathe qui l'accompagnait ? Et le tableau en bois des litanies de la Vierge ? Un second tableau du même sujet, très altéré, est déposé dans les réserves du musée Antoine Vivenel.

Vitrail des années 1920, évoquant un miracle en 1666 : Marie Bejot, guérie d'un ulcère à la cheville après une neuvaine à N.D. de Bon Secours

(Coll. J. Cl. LECURU)

* * * *

Cette chapelle préservée témoigne de la piété de ce premier XVII° siècle, qui fut aussi celui des mystiques de Compiègne, regroupés autour de l'Oratoire et notamment du Père de Condren. Liée aux plus tragiques événements de notre histoire, elle garde une part importante de l'âme de notre ville.



Ancien orgue-harmonium de Notre Dame de Bon Secours

Nota bene

C'est grâce aux précieux renseignements fournis par Eric Blanchegorge, conservateur au musée Antoine Vivenel de Compiègne, que l'on a pu évoquer le décor et les oeuvres d'art de Notre-Dame de Bon Secours. Qu'il en soit ici remercié.